MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

L'Aventure Picaud · La Trilogie Picaud (Tome II)



L'Or de Fénestrelle — Tome II

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L'ARCHIVE AU FEUILLETON

Chapitre 1 — 1848 : Ce que Peuchet n'a pas dit

La neige tombait sur Port-Marly comme elle tombe sur les choses qui vont finir, sans bruit, avec une sorte d'application. Derrière les hautes fenêtres du château que M. Alexandre Dumas avait fait sortir de terre pour y loger sa gloire, on ne la voyait que par éclats, lorsqu'un flambeau tournait et accrochait au carreau le vol oblique des flocons ; mais on la devinait partout, sur les terrasses, sur les ifs taillés, sur les toits encore frais de cette demeure trop neuve, et jusque dans le silence ouaté qui montait du parc et que les rires de la salle de billard ne parvenaient pas tout à fait à couvrir.

Car on riait, cette nuit de Noël. On riait beaucoup. Le maître de céans allait d'un groupe à l'autre, vaste, cordial, la chemise ouverte sur une poitrine d'athlète, distribuant le vin et les mots comme un homme qui n'a jamais douté que le monde fût fait pour la fête. Près de la cheminée, M. Maquet, plus mince, plus grave, prenait des notes sans en avoir l'air, ainsi qu'il avait pris jadis tant de choses sans qu'il y parût. On reconnaissait, à une table, le profil massif de M. Hugo, qui tirait de temps à autre un carnet de sa poche et y inscrivait Dieu sait quoi — un mot entendu, une lumière, un visage. Et puis des magistrats, des journalistes, deux ou trois femmes dont les épaules nues semblaient narguer l'hiver, tout ce monde qui se presse autour des hommes heureux et qui les quitte dès que la chance les quitte.

J'étais là, moi aussi, dans l'embrasure, un peu en retrait, ma pipe éteinte au creux de la main. On m'avait convié comme on convie un

vieux meuble dont on sait qu'il a connu d'autres règnes ; et je dois confesser que je n'avais pas refusé, car j'aime ces soirées où l'on célèbre les fictions, à moi qui ai passé ma vie dans les vérités. Ceux qui m'ont suivi jusqu'au bout de la première histoire — celle d'un cordonnier des Champs-Élysées que la jalousie de trois hommes avait enseveli vivant, et que la fortune avait ressuscité bourreau — ceux-là se souviennent peut-être de ce salon, et du conteur que j'y fus. Ils me pardonneront de reprendre la parole. Maître Peuchet n'en avait pas fini avec eux.

Ce qu'ils ignorent encore, c'est que j'étais venu ce soir-là avec quelque chose dans ma poche, et le cœur lourd de le porter.

On soupa peu avant minuit, au retour de la messe que quelques dames étaient allées entendre au village ; et de ce souper, dont je n'ai plus revu le pareil, je ne dirai que ce qu'il faut pour qu'on y soit.

Il faut savoir que M. Dumas cuisinait comme il écrivait — abondamment, glorieusement, avec des coups de théâtre. Il remonta de ses fourneaux les manches à demi roulées, précédant les plats qu'il annonçait lui-même, du seuil, comme des personnages de drame : des huîtres, une dinde truffée dont le parfum entra dans la salle avant elle, un pâté monumental qu'il jurait avoir composé de ses mains. Il assaisonna la salade à table, debout, selon son rite ; on but du chambertin, parce que c'était, disait-il, le vin de l'Empereur ; on fit flamber un punch toutes bougies éteintes. Du parc, quand une porte s'ouvrait, arrivait par bouffées le cri rauque du vautour que le maître avait rapporté de Tunis — car il y avait à Monte-Cristo une ménagerie, des devises latines, et un cabinet de travail bâti en manière de petite forteresse au milieu d'une eau dormante : rien n'y était petit.

Au dessert, Dumas se leva, immense dans la lumière, et porta trois toasts : à l'année qui s'achevait — « elle a défait un roi et failli me défaire ; nous lui avons survécu tous deux, buvons à sa mort » — ; à ses personnages, « les seuls fils qui nourrissent leur père » ; aux absents enfin, et celui-là, il le but sans un mot d'esprit.

On parla ensuite, comme on parlait partout cette année-là, du scrutin de décembre, qui venait de donner cinq millions et demi de voix au neveu de l'Empereur, et l'on disputa. Puis quelqu'un prononça le mot de juin, et il se fit ce froid que faisait alors ce mot-là à toutes les tables de France, fussent-elles chargées de truffes. On se tourna vers M. Hugo, qui était de l'Assemblée ; il répondit qu'il avait vu les barricades de trop près pour en parler au dessert, et remit son carnet dans sa poche. Une jeune femme chanta au piano ; le maître réclama un air de Naples qu'il accompagna à pleine poitrine, battant la mesure sur l'épaule de Maquet.

Je regardais tout cela de mon embrasure, et je songeais que les années qui renversent les trônes font les meilleures veillées : quand l'Histoire a trop crié, les hommes ont besoin qu'on leur conte des histoires. Vers deux heures, on repassa dans la salle de billard ; les bougies avaient molli ; et il se fit une de ces accalmies où une assemblée, sans se le dire, attend une voix.

Ce fut un jeune homme qui rompit le charme — un de ces convives que le champagne rend hardis et que la gloire des autres irrite sans qu'ils sachent pourquoi. Il avait écouté, le mois précédent, la fin du roman que tout Paris dévorait en feuilleton ; il en parlait comme on parle d'une affaire qu'on aurait soi-même conclue.

« Avouez, maître Peuchet, lança-t-il en me cherchant des yeux par-dessus les têtes, avouez que votre Picaud a eu la fin qu'il méritait. Trois traîtres punis, le quatrième qui le poignarde dans une cave, et le rideau tombe. Voilà une vengeance bien tenue. Mais on m'a dit — il se tourna vers Dumas avec un sourire — on m'a dit qu'il y avait du Canada là-dedans, une survie, des enfants. Alors quoi ? Votre cordonnier est-il mort sous le couteau, oui ou non ? Et si par hasard il ne l'était pas — si l'on avait, pour les besoins du livre, refermé un peu vite une histoire qui ne voulait pas finir ? »

La question, sous sa désinvolture, touchait juste. Elle touchait même si juste que je sentis se taire, autour de moi, les conversations voisines. Il y a, dans toute assemblée, trois sortes d'auditeurs : celui qui veut qu'on l'amuse, celui qui veut qu'on le trouble, et celui qui veut savoir. Le jeune homme appartenait au deuxième genre ; mais sa question, lui qui ne cherchait qu'un frisson, réveillait celle que les autres n'avaient pas osé poser, et qui est peut-être la seule qui vaille : un homme qui a déposé sa vengeance peut-il croire qu'elle l'a quitté ?

Le jeune homme, enhardi par le silence qu'il avait fait, poussa son avantage.

« Car enfin, maître, nous sortons d'une année qui a renversé un trône en février et couché le peuple sur le pavé en juin. J'ai vu, moi qui vous parle, des morts très véritables au faubourg Saint-Antoine, et pas un ne s'est relevé. Les résurrections sont une politesse que les romanciers font à leurs lecteurs. La police, que je sache, n'en accorde point.

— La police, monsieur, n'accorde rien, répondis-je : elle enregistre. Et j'ai vu passer dans ses registres plus de résurrections que vous

n'avez vu de barricades. Des morts de complaisance, des morts d'emprunt, des morts en bonne et due forme administrative qui se portaient à merveille — j'en ai connu un qui signa, d'une main tranquille, l'acte de son propre décès. Le pavé rend les corps, monsieur. Le papier, quelquefois, garde les morts vivants.

— Voilà qui est joliment tourné, fit-il en s'inclinant à demi, mais qui ne répond pas à ma question.

— Non, dis-je. Cela n'y répond pas. »

Dumas, beau joueur, leva son verre vers moi.

« Il a raison, ce diable. Parlez donc, Peuchet. Vous nous devez bien la suite, à nous qui avons fait sa réputation. »

Je ne répondis pas tout de suite. Je m'approchai de la fenêtre, et je regardai la neige.

On me pardonnera ce silence ; il n'était pas de coquetterie. J'ai trop manié de dossiers pour ignorer qu'il est des vérités qu'on ne lâche pas comme on sert un vin, et celle-ci m'avait coûté des années à recueillir, pièce après pièce, dans la poussière des cartons de la préfecture. Le roman de M. Dumas était une belle chose ; mais un roman s'arrête où il veut, tandis qu'une vie continue, et qu'une haine, surtout, ne connaît pas la dernière page.

Je songeais aussi — car j'avais l'âge où l'on voit les choses se défaire — à cette maison même qui nous abritait. Elle était neuve, éclatante, couverte de devises latines et de bustes ; et je savais, par ces canaux discrets qui aboutissent toujours à un vieil archiviste, que les créanciers du maître rôdaient déjà autour du parc comme des loups autour d'une bergerie trop riche. Avant peu de mois, ce château de

Monte-Cristo passerait en d'autres mains pour le dixième de ce qu'il avait coûté. Il y avait là une de ces ironies dont l'Histoire est prodigue, et que je fus seul, je crois, à goûter cette nuit-là : la demeure de la légende allait crouler l'année même où j'allais, enfin, dire la vérité.

Je sentis, plus que je ne l'entendis, quelqu'un s'arrêter derrière moi ; et dans le carreau noirci, par-dessus le reflet de ma vieille figure, je vis paraître la haute silhouette du maître de maison. Il tenait deux verres ; il m'en mit un dans la main.

« Vous regardez tomber ma neige, Peuchet, dit-il à mi-voix.

— Je regarde ce qu'elle recouvre. »

Il se tut un instant — chose si rare chez lui qu'elle valait un aveu. Puis, sans quitter la fenêtre des yeux :

« On vous l'a dit, n'est-ce pas ? Pour les créanciers. Les gens de votre espèce savent ces choses avant les huissiers eux-mêmes. » Et comme je ne niais point : « Ils prendront les murs, mon vieux. Ils prendront les ifs, les bustes, le vautour et jusqu'aux devises latines. Ils ne prendront pas le reste : on n'hypothèque pas une légende. »

Il but une gorgée, et sa voix retrouva sa pente joyeuse.

« Savez-vous ce qui m'a toujours fâché chez vous autres, gens d'archives ? Vous croyez que la vérité est ce qui reste quand on a ôté la légende. Moi, je vous dis que la légende est ce qui reste quand tout le reste est mort. Dans cent ans, qui ouvrira vos cartons ? Personne. Qui lira Monte-Cristo ? Tout le monde.

— Vos romans vivront, monsieur Dumas, je n'en ai jamais douté. Mais ne croyez pas mes cartons morts parce qu'ils se taisent. Un

roman finit ; une archive attend. C'est toute la différence, et vous verrez ce soir qu'elle n'est pas mince. »

Il me regarda alors de côté, avec ce plissement d'yeux qu'il avait quand il flairait une scène à cinq cents lignes.

« Qu'avez-vous dans la poche, vieux sorcier ? Vous avez depuis le potage la main d'un homme qui garde une lettre.

— Une pièce d'archive.

— De qui ? »

Je ne répondis point. Il n'insista pas — il était trop conteur lui-même pour vouloir une fin avant l'heure — et, me prenant le coude, il me ramena vers les lumières.

« Eh bien, dis-je en revenant vers eux, vous l'aurez, votre suite. Mais je vous préviens : elle est plus sombre que le livre. Les romans finissent ; les vengeances, non. »

Je tirai alors de ma redingote un pli.

Ce n'était pas — que ceux qui connaissent la première histoire ne s'y trompent point — ce n'était pas la confession que l'on sait, celle qu'un prêtre recueillit à Londres et qui clôt le premier volume. C'était un autre papier, plus récent, plus jauni d'avoir voyagé, et dont la seule vue, je l'avoue, me serrait encore la gorge.

Il avait passé la mer, cela se voyait. Le sel avait raidi le grain du papier ; les plis, à force d'avoir été faits et refaits, s'étaient usés à jour ; et l'adresse avait été retracée à l'encre fraîche par-dessus une première encre que l'eau avait bue. Par quels chemins ce pli m'avait trouvé, je le dirai en son lieu ; qu'il vous suffise de savoir qu'il avait mis des mois à

traverser — et, si je lis bien les ratures d'une âme, des années à se décider. Quant à l'écriture, je l'avais reconnue au premier regard ; et j'avais passé trois nuits à me démontrer que je me trompais. On verra que je ne me trompais pas.

Je le posai sur le drap vert de la table, sans l'ouvrir, comme on abat une carte dont on garde la couleur pour soi.

« Vous voyez ce dossier, dis-je en frappant du doigt la chemise de carton que j'avais apportée. On y lit, à l'encre brune : Affaire Picaud — 1807-1828. Vingt et un ans. Retenez ce dernier chiffre, messieurs : mil huit cent vingt-huit. C'est la date que la police a portée pour la mort de notre homme. Une date close, scellée, certaine. » Je laissai un silence. « J'ai appris, dans mon métier, qu'il faut se défier des dates qu'on croit certaines. »

Personne, autour de la table, ne mesurait le poids de ce que je venais de dire. Ils voyaient un vieillard jouer avec un papier ; ils ne voyaient pas que ce papier contredisait une tombe. Mais je n'étais pas pressé. Une miette à la fois : c'est ainsi que l'on mène un auditoire comme on mène une enquête, en lui laissant croire qu'il devine ce qu'on lui distille.

« Souvenez-vous, repris-je, de la manière dont s'achève le livre de M. Dumas — et la première de mes histoires. Tous les coupables payés. Le vengeur lui-même abattu. La justice des hommes et celle du Ciel réconciliées sur un même cadavre. C'est une belle fin. C'est une fin de roman. »

Je les regardai l'un après l'autre.

« Or je vais vous dire une chose que le roman n'a pas dite, parce qu'il ne le pouvait pas. Tous les morts de cette histoire n'étaient pas morts. »

Le mot tomba dans la salle comme une pierre dans une eau dormante. Quelqu'un reposa son verre. Je vis le jeune convive perdre son sourire.

« La vengeance que vous avez crue close, poursuivis-je, avait laissé un survivant. Un seul. Et celui-là, loin de renoncer, avait fait ce que font les patients et les damnés : il avait attendu. Il avait espéré. »

Je ne le nommai pas. Il ne fallait pas le nommer — pas encore. Ceux d'entre vous qui se rappellent le dernier tableau du premier volume, cet homme en haillons perché dans un arbre, une lunette à la main, qui épiait de loin un bonheur volé, ceux-là savaient déjà. Les autres l'apprendraient en leur temps. Car il y a une cruauté douce, dans l'art de conter, à laisser le lecteur en savoir plus que les personnages : il voit la main se lever que la victime ne voit pas, et c'est cette attente-là qui le tient éveillé jusqu'au matin.

« Un survivant ? releva le jeune homme, et sa voix avait changé. Mais lequel ? Vous aviez dit qu'ils étaient tous… »

Je souris, et je ne répondis pas.

C'est en détournant les yeux de lui que je le remarquai pour la première fois.

Il y avait, tout au fond de la salle, à la lisière du cercle que dessinaient les bougies, un convive que je n'avais pas vu entrer et que personne, ce soir, ne m'avait présenté. Un homme jeune encore, vêtu de sombre, très droit sur sa chaise, et qui ne parlait pas. Il ne riait pas

avec les autres, ne buvait pas, ne s'agitait pas ; il écoutait. Mais il écoutait d'une façon que je n'ai vue qu'à de rares êtres : comme si chaque mot que je prononçais le concernait personnellement, comme si je racontais non pas une vieille affaire de police, mais sa propre vie.

Nos regards se croisèrent une seconde. Une seconde seulement. Il y avait dans le sien quelque chose que je ne sus pas lire — ni curiosité, ni plaisir, ni même cette avidité d'émotions qui amène le monde aux récits de crime. Autre chose. Quelque chose de fixe et de douloureux, comme une question qu'on porte depuis trop longtemps pour encore espérer y répondre.

Qui était-il ? Je l'ignorais. Je dois confesser, aujourd'hui que j'écris ces lignes et que je sais tout, que je frémis d'avoir, ce soir-là, soutenu ce regard sans rien comprendre. Qu'il vous suffise de savoir qu'il était là, qu'il écoutait, et que de toute l'assemblée brillante réunie sous le toit de M. Dumas, il était peut-être le seul à qui mon histoire appartînt vraiment.

Je revins à la table, et à ma lettre.

« Vous voulez la suite, dis-je. La voici. Mais il faut quitter Paris, quitter cette République encore neuve, née des barricades de février, et traverser la mer. Il faut aller là où un homme qui se croyait sauvé avait emporté sa femme, ses fils et ses morts, dans l'espoir naïf que l'océan suffit à noyer le passé. »

Sa femme, ai-je dit, et ses fils. Ils étaient deux — deux garçons devenus grands sous ce ciel-là, et qui s'aimaient comme on ne s'aime que dans les maisons heureuses. Si j'avais ajouté dès ce soir ce que l'un des deux portait en lui sans le savoir, personne autour de cette

table ne m'eût cru ; je ne l'ajoutai donc point. On ne doit les vérités de cette taille qu'à ceux qui ont fait le chemin.

Avant de reprendre, je cherchai malgré moi, une dernière fois, le fond de la salle. L'inconnu vêtu de sombre n'avait pas changé de place ni d'attitude ; mais ses mains, qu'il avait tenues jusque-là posées à plat sur ses genoux, s'étaient jointes, et serrées l'une contre l'autre à en blanchir les jointures ; et il me sembla — mais la nuit était longue, et les bougies basses — que ce n'était pas la lettre qu'il regardait, comme tous les autres : c'étaient mes lèvres, comme on guette une sentence.

Je dépliai le pli. Je n'avais pas même besoin de le lire ; je le savais par cœur, à force de l'avoir tenu. Mais j'aimais sentir le papier sous mes doigts pendant que ma voix s'en allait, déjà, vers un autre temps et un autre froid — une neige plus vaste, plus sauvage, tombée sur un fleuve immense et sur des forêts sans fin.

« Bas-Canada, commençai-je. Au printemps de l'an mil huit cent vingt-cinq… »

Et la salle de billard s'effaça, et les bougies, et la fête, et le maître ruiné, et l'inconnu qui ne disait rien. Il ne resta plus que la voix du vieil archiviste et, là-bas, de l'autre côté de l'eau, une maison de bois où une famille riait autour d'une table — sans savoir qu'au même instant, dans le grand arbre du jardin, quelqu'un la regardait vivre.

De qui était la lettre que je tenais ? De quelle main d'outre-tombe ? Vous le saurez. Tout se sait, à la fin, dans les archives de la police de Paris.

— Fin du Chapitre I offert —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « L'Or de Fénestrelle — Tome II » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « L'Or de Fénestrelle — Tome II » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/picaud-trilogie-2